

MAHOMET (1).

Pour comprendre l'esprit d'une prédication, il est indispensable de savoir ce qu'était personnellement le prédicateur, et pour apprécier la valeur de ce prédicateur, il est indispensable d'étudier la matière humaine qu'il avait à remuer : tel est le but de cette rapide notice sur le dernier législateur des Arabes, sur le fondateur de la religion musulmane.

Le monde était plein de trouble au VI^e siècle de l'ère chrétienne, vers le temps de la naissance de Mahomet.

En Europe, dans l'Espagne et dans la France méridionale, les Visigoths, ariens, luttaien^t contre Clovis et ses fils, catholiques, demandaien^t secours à l'Empereur d'Orient, Justinien, et étaient obligés de soutenir une nouvelle guerre pour se débarrasser des généraux qui avaient amené ce secours et prétendaient avoir conquis et non pas seulement protégé. Dans la France proprement dite, ces mêmes fils de Clovis s'entre-trahissaient, s'entre-assassinaient et la longue querelle de deux reines, la Gallo-Romaine Brunehaut et la Franke Frédégonde, fournissait à l'histoire ses pages les plus lugubres. En Angleterre, les Angles accouraient disputer aux Saxons les terres où ceux-ci étaient venus réduire en servitude les descendants des Kimris, les plus anciens envahisseurs de cette île qui aspire aujourd'hui au premier rang en science, industrie et puissance et n'était alors, qu'une arène où la force brutale s'exerçait dans les ténèbres. En Italie, le nom Romain, ce nom d'une valeur si surfaite, avait perdu son ancien prestige ; le dernier fragment, la tête du colosse brisé, Rome impatiente de n'être qu'une simple métropole épiscopale, s'agitait dans son antique orgueil de cité essentiellement religieuse : elle se préparait la papauté, puissance temporelle, telle que devait la constituer, deux siècles plus tard, la politique de Charlemagne. Mais, en attendant, elle ne pouvait refuser obéissance aux Hérules, aux Ostrogoths, aux Empereurs d'Orient, aux Lombards ses dominateurs successifs. La Grèce, encore plus étrangère à son passé, servait de parure habillarde à l'empire d'Orient. Le

(1) Notice extraite du *Koran analysé*. — Voir les n^{os} 67, 69 et 70.

Nord pesait sur le Midi depuis les bouches du Rhin, à l'ouest, jusqu'à celles du Danube, à l'est. Scandinaves, Norvégiens, Danois, se pressaient sur les pas des Goths, des Huns établis par violence ou par surprise, en Thrace, en Macédoine, en Lombardie, en Italie. Déjà apparaissaient, sortant à leur tour des profondeurs de l'Asie centrale, ces Turcs qui bientôt resserreront l'Empire Grec dans les murailles de Constantinople. Le tableau si énergiquement tracé par M. Renan de la situation de l'empire Romain au I^{er} siècle de l'ère chrétienne, n'a plus de rapport avec celui qu'on pourrait faire du vieux monde au VI^e. Ce n'est plus de la pourriture Césarienne qui fermente, c'est de la barbarie guerrière qui s'ébat et se vautre.

L'Asie n'était pas plus calme que l'Europe.

Le Thibet, l'Inde, à qui les populations dominant actuellement la vieille Europe doivent leur génie, leurs idées générales et leurs langues, la Chine, le plus étrange des problèmes politiques et philosophiques, en un mot sociaux, étaient déhirés par des guerres civiles et des guerres étrangères compliquées de querelles religieuses. Le versant septentrional du haut plateau asiatique, propriété actuelle de la Russie, était alors absolument inconnu. La Perse, mêlée aux affaires de l'Occident depuis, surtout, l'expédition d'Alexandre de Macédoine, bataillait avec les Gréco-Romains de Constantinople, maîtres de l'Asie occidentale.

En Afrique, ces mêmes Gréco-Romains, ramassis de soldats, de marchands, d'administrateurs recrutés un peu partout, continuaient d'exploiter l'Egypte agricole et laissaient se momifier la vieille Egypte savante. Ils en usaient à peu près de même avec les cantons alors fertiles de la côte septentrionale qu'ils venaient de reprendre aux Vandales.

L'air était plein, partout, de vibrations farouches ; on comptait sur le mal plus qu'on ne se fiait au bien : les esprits n'étaient pas à la mansuétude. Les chefs qui obtenaient le plus de confiance étaient ceux qui poussaient le plus puissant cri de guerre. Une seule éloquence touchait les cœurs, faisait de vives mais passagères convictions : le butin, dépouille de nations, de villes, de seigneurs, d'hommes d'armes, de pauvres laboureurs, de simples mendiants.

Sans la petite lampe dont la clarté tremblait au fond de quelques cellules de cénobites, sans l'idée religieuse, sans la semence philosophique abritée des orages et transmise d'âme en âme par de courageux apôtres de l'avenir, la barbarie, accélérée dans sa marche par le luxe, par le reste des idées savantes mais faussées, d'un passé de moins en moins interrogé, serait devenue de la pure sauvagerie.

Cependant, un coin du monde restait étranger à ce mouvement, non pas à cause de la sagesse de sa population, mais à cause de sa situation en dehors des routes suivies par les nations dites civilisées. La péninsule Arabique n'entendait que de loin en loin et très-affaiblis, les plus forts éclats des tempêtes qui grondaient en Europe. Elle ignorait l'existence de l'Inde et de la Chine, ses rapports avec l'Asie ne dépassaient pas la Perse, et encore, celle-ci lui était-elle principalement connue par l'annonce des victoires ou des défaites rendant et retirant tour-à-tour aux Empereurs de Constantinople une suzeraineté nominale sur quelques-unes des vallées les plus proches de la Syrie. Cette contrée l'intéressait, elle allait y commercer, elle y comptait des fils se promenant le long du bord occidental de l'Euphrate et remontant d'étape en étape jusqu'à la Caspienne. Quelque chose de semblable à un mystère religieux la séparait de l'Égypte dont ses pasteurs avaient jadis envahi la partie méridionale et d'où ils n'avaient été complètement chassés que vers le temps où les Israélites, traités en esclaves par les indigènes revenus vainqueurs, s'étaient évadés sous la conduite de Moïse. Les Arabes n'étaient en relation qu'avec l'Abyssinie. Quant à cette côte septentrionale de l'Afrique qu'ils devaient envahir deux fois et que s'étaient si longuement disputé à côté d'eux les Romains, les Carthaginois, les Grecs-Bysantins et les Vandales, ils ne paraissent pas se douter de son existence.

- « Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
- « Par les lois, par les arts et surtout par la guerre :
- « Le temps de l'Arabie est à la fin venu....
- « Il faut un nouveau culte, il faut de nouveau fers,
- « Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers (1) »

(1) Voltaire, *le Fanatisme* A. II. Sc. V.

La tâche entreprise par Voltaire n'exigeait pas, de la part de ce vaillant soldat de l'idée, une plus exacte précision. Les travaux des Fréret, des Montesquieu et d'autres interrogateurs du passé, n'avaient pas encore produit leurs fruits à la fin du XVIII^e siècle. On ignorait tout l'Orient ; l'Occident lui-même était loin, bien loin, d'être connu. Il fallait pour être compris de la foule vulgaire, et aussi de la foule lettrée, prendre pour point de départ les moitiés, les quarts de vérités historiques auxquels elles étaient accoutumées.

Mahomet n'a pas eu un seul instant le projet d'inventer un nouveau Dieu, d'instituer un nouveau culte. Il n'a prétendu, sémite d'abord, qu'à rétablir l'ancien monothéisme sémite et qu'à restaurer le culte d'Abraham, c'est-à-dire le culte mosaïque moins son corps sacerdotal et les pompes du temple de Jérusalem. Kho-réischite ensuite, il n'a aspiré qu'à réunir en un seul groupe les nombreuses tribus arabes qui lui semblaient ne manquer que de cette condition pour tenir leur place dans le concert des nations.

Il devait se heurter à plus d'une difficulté en poursuivant l'une et l'autre partie de son œuvre.

Ses compatriotes y étaient fort mal préparés : nul sentiment de solidarité entre les familles et entre les tribus, absence de ces souvenirs vivifiants que nous appelons nationaux.

« La portion sédentaire des populations du Bahrein, de l'Irak, dit M. Caussin de Perceval (1) obéissait aux Persans; les Bédouins de ces contrées étaient, en réalité, libres de tout joug. Les Arabes de Syrie étaient soumis aux Romains. Les tribus de l'Arabie centrale et du Hedjaz, sur lesquelles les Tobba (chefs) Himyarites avaient exercé une autorité assez précaire et souvent secouée, étaient censées avoir passé sous l'empire des rois de Perse, mais elles jouissaient en effet d'une entière indépendance. »

Ils n'étaient pas mieux disposés, en tant que croyants à une religion quelconque :

« Au temps de Mahomet, dit M. Dosy (2), trois religions se

(1) Histoire des Arabes.

(2) Hist. des musulmans d'Espagne.

partageaient l'Arabie : celle de Moïse, celle du Christ et le Polythéisme. Les tribus Juives étaient les seules peut-être qui fussent sincèrement attachées à leur culte, les seules aussi qui fussent intolérantes. Les persécutions sont rares dans l'ancienne histoire de l'Arabie, mais ce sont ordinairement des Juifs qui s'en sont rendus coupables. Le Christianisme ne comptait pas beaucoup d'adeptes et ceux qui le professaient n'en avaient qu'une connaissance superficielle.... Cette religion renfermait trop de miracles et de mystères pour plaire à ce peuple positif et railleur. Les idolâtres, enfin, qui formaient la majeure partie de la nation, qui avaient des divinités particulières à chaque tribu, presque à chaque famille, et qui admettaient un Dieu suprême, Allah, auprès duquel les autres divinités étaient des intercesseurs, les idolâtres avaient un certain respect pour leurs devins et leurs idoles. Cependant ils massacraient les devins si leurs prédictions ne s'accomplissaient pas ou s'ils s'avaient de les dénoncer quand ils trompaient les idoles en leur sacrifiant une gazelle au lieu d'une brebis qu'ils avaient promise, et ils injuriaient les idoles si elles ne répondaient pas à leurs désirs, à leurs espérances. »

« Quelques-uns, dit M. Caussin de Perceval (1), rendaient un culte aux astres et surtout au soleil. Les Kinâna adressaient des hommages à la lune et à l'étoile Aldébâran (2) ; les Lakhen et les Djouhâm, à la planète de Jupiter ; les enfants d'Açad.... à celle de Mercure ; les Benou-Tay, à Canope ; les descendants de Cays-Aylan, à Sirius. »

Leur métaphysique était à la hauteur de leurs idées religieuses :

« Les uns pensaient que tout était fini pour l'homme quand la mort l'avait retranché de ce monde ; d'autres croyaient à la résurrection et à une autre vie. Ceux-ci, lorsqu'ils avaient perdu un de leurs parents ou amis, égorgeaient sur sa tombe une chamelle, ou l'y attachaient et la laissaient périr de faim, dans la persuasion qu'elle renaîtrait avec lui et lui servirait de monture quand il

(1) Histoire des Arabes.

(2) La *Brillante*, étoile de première grandeur, placée dans l'œil de la constellation du *Taureau*.

irait se présenter au jugement d'Allah (1). Selon eux, l'âme en se séparant du corps, s'envolait sous la forme d'un oiseau qu'ils nomment *háma*, ou *sada*, espèce de chouette qui ne cessait de voltiger auprès de la tombe du défunt en poussant des cris plaintifs et lui apportait des nouvelles de ce que faisaient ses enfants. Si l'individu avait été victime d'un meurtre, l'oiseau criait : « *Escouni!* donnez-moi à boire! » et il continuait de faire entendre ce mot jusqu'à ce que les parents du mort l'eussent vengé en versant le sang du meurtrier (2). »

Les mœurs privées se ressentaient d'une situation qui dénote des populations qu'on dirait sorties, à peine, de la première phase sociale, si les familles, bien plus que les tribus — ce point est à noter — n'avaient été curieuses de leur généalogie et si, chose plus singulière, la connaissance des lois et des richesses de leur langue n'avait été, de leur part, l'objet d'une attention toute particulière.

« Les Arabes, continue le grave auteur à qui nous avons emprunté la plupart des détails qui précèdent, les Arabes étaient très-adonnés au vice et d'anciennes poésies montrent qu'ils tiraient vanité de boire et de jouer.... Chacun pouvait épouser autant de femmes que ses facultés lui permettaient d'en entretenir, et les répudier selon son caprice. Une veuve était considérée, en quelque sorte, comme partie intégrante de l'héritage de son mari défunt. De là, ces unions fréquentes entre beaux-fils et belles-mères, unions qui, plus tard, interdites par l'Islamisme, furent flétries par le nom de mariage odieux... Une coutume bien plus révoltante et plus contraire à la nature était l'inhumation des filles vivantes par leurs parents (3). »

(1) M. Caussin de Perceval aurait pu faire remarquer que la même coutume a existé chez toutes les nations dont la souche première se cache dans l'Asie centrale.

(2) Histoire des Arabes.

(3) A Sparte, les enfants nouveaux-nés, garçons et filles, n'étaient, d'après les lois de Lycurgue, conservés à la vie que lorsque des magistrats avaient constaté leur bonne conformation. Les sentiments du cœur ne prennent naissance, ne sont écoutés, que lorsque l'existence ayant cessé d'être une lutte contre des forces purement physiques, les instincts brutaux que l'homme partage avec les animaux peuvent être maîtrisés par la raison. Et celle-ci, à son tour, a besoin de s'observer pour se reconnaître.

Ce n'est pas à dire pourtant qu'il n'y eût aucun bon germe à développer chez ce peuple : il prisait très haut la libéralité, l'exercice de l'hospitalité.

Les quelques représentants de sociétés, plus avancées qu'on y rencontrait ça et là, étaient en infime minorité et ne paraissent pas s'être chargés du rôle de missionnaires. Les Juifs, imbus de l'esprit Chinois, Japonais, Égyptien, d'exclusivisme de race, n'appliquent, encore aujourd'hui, une remarquable faculté d'assimilation qu'à se ployer aux institutions des peuples à l'ombre desquels ils viennent travailler en finance. S'ils avaient fait quelques recrues parmi les Arabes, ce n'avait dû être que par le simple effet de la communauté de traditions historiques, communauté impliquant une proche parenté de race, proche parenté indiquée encore par une égale âpreté au gain, une égale disposition à ne reculer devant aucune ruse pour s'assurer un bénéfice. Il ne s'agit guère d'amélioration morale entre gens qui se réunissent par de telles considérations. Les chrétiens s'étaient, il est vrai, avancés de proche en proche pour fuir les persécutions qui s'exerçaient de secte à secte dans l'intérieur du christianisme depuis qu'elles avaient cessé de culte à culte dans l'empire Romain, mais les lumières qu'ils fournissaient ne pouvaient être très-intenses : les chrétiens Abyssins de nos jours en donnent une idée. Il ne suffit pas d'admettre la lettre des dogmes d'une religion pour avoir la notion des principes supérieurs auxquels ils se rattachent.

C'est dans ces tristes circonstances, c'est dans cette lourde atmosphère que Mahomet (Mohammed ben Abdallah) naquit le 29 août 570, à la Mecque. Là se trouve la Ka'ba, le sanctuaire du temple que la tradition veut qu'Abraham ait élevé et que tout fils d'Ismaël doit visiter au moins une fois en sa vie.

Soit dit en passant, il est bizarre que le plus fier de tous les peuples se soit choisi pour ancêtre le fils de la pauvre esclave Agar, l'enfant si durement repoussé par son père, et conserve de ce père un souvenir ressemblant à de l'adoration. C'est là un de ces démentis à la logique comme en présente fréquemment l'histoire légendaire.

Un point de réunion devient forcément un point commercial.

Les Arabes du Hedjaz, province sablonneuse et montueuse située le long de la mer Rouge, en face de la haute Egypte et de la Nubie, ceux surtout de la vallée de la Mecque, ont contracté, par suite de cette position, un caractère mixte qui les a rendus propres à être simultanément marchands, sectaires et valeureux conducteurs de caravanes. On reconnaît de tout cela en Mahomet. Il appartenait, par son père et par sa mère, à deux des principales familles de la tribu des Koréïschites, maîtresse, depuis plus d'un siècle, de l'intendance de la Ka'ba, poste qui procurait des avantages matériels, puissants moyens de domination par tout pays.

Mahomet, orphelin de père au moment de sa naissance, et de mère à l'âge de six ans, et ne possédant pour toute fortune, malgré son origine aristocratique, que cinq chameaux et une négresse, avait été recueilli par son grand-père maternel, le très-respecté Abd-el-Moultaleb et, à la mort de celui-ci, en 578, par son oncle, le non moins respecté Abou-Taleb. Les écrivains musulmans donnent d'infinis détails sur ses faits et gestes pendant son enfance : il convient de se défier de ces récits caressés par de pieuses imaginations. Deux traditions sont seules à conserver. Aminah, la jeune mère du futur prophète, avait dû renoncer à l'allaiter. Elle était très-pauvre ; elle n'était parvenue qu'à grand'peine à faire marché avec une Bédouine. Lorsqu'elle voulut reprendre son enfant, la nourrice la supplia de le lui laisser encore : le nourrisson accepté par charité avait porté bonheur à la tente. Mahomet n'oublia jamais ni sa mère, ni sa nourrice, ni sa négresse, ni la misère de ses premières années : on le sent à l'émotion avec laquelle il recommande, en maint endroit de son Koran, la reconnaissance aux enfants, l'amour de la famille aux parents, la justice et la générosité aux maîtres et, à tous, la charité envers les orphelins.

L'autre tradition est purement légendaire, mais elle est bien dans le génie de l'Arabe de la péninsule. Cet enfant *positif et railleur* n'admet que ce qui se perçoit par les sens, et, par manière de compensation, croit de temps en temps à ce qui est colossalement hors nature : Deux anges s'emparèrent de l'enfant, lui fendirent la poitrine, lui enlevèrent le cœur, en mirent un

autre à la place, rejoignirent les lèvres de la blessure et disparurent laissant l'opéré mieux portant, plus gai qu'auparavant. Déjà, d'ailleurs, il avait reçu pour signe visible de son prophétisme une loupe charnue logée entre les deux épaules.

Mahomet avait dû entendre ces deux contes et c'est probablement pour ne pas être, en fait de hardiesse, inférieur à ses inventifs admirateurs qu'il disait de lui : « Adam était encore entre le corps et l'esprit, entre l'eau et l'argile, que j'étais déjà prophète. La première chose que Dieu créa ce fut ma lumière (1). »

A treize ans, en 583, il accompagna en Syrie son oncle, commerçant comme tous les Koréïschites. La légende musulmane s'est emparée de ce voyage. Un moine chrétien, Djidjis, ou Sergius, à Basra, aurait, suivant elle, deviné un envoyé de Dieu dans l'enfant qui l'étonnait par sa science dans les choses saintes, l'aurait saïué de ce titre et lui aurait conseillé de se garder des Juifs, ennemis de tous les prophètes nouveaux. La légende chrétienne n'a pas négligé non plus ce moine Sergius. Il n'a point deviné un prophète dans le jeune Mahomet, il n'a point admiré sa science, il s'est, au contraire, appliqué à lui donner la sienne propre, à le pénétrer de la doctrine évangélique, espérant préparer un nouvel apôtre pour l'Arabie centrale, un nouveau Saint Thomas, ce compagnon de Saint Paul que la tradition chrétienne fait pénétrer dans l'Hadramaut, le Mahrah et l'Oman.

Il y a, évidemment, de la part des chrétiens, désir de revendiquer ce que le Koran contient d'idées générales, dites chrétiennes, et de baser sur ce fait l'accusation d'imposture, presque d'apostasie qu'ils n'ont cessé de porter contre le législateur Arabe. Que celui-ci, nature éminemment religieuse, ait cherché à s'instruire auprès de tous les hommes qui pouvaient lui parler de Dieu et de ses œuvres, cela est incontestable; le respect qu'il porte aux moines, aux prêtres chrétiens, prouve qu'il eut des rapports avec plusieurs d'entre eux, mais il est incontestable aussi qu'aucun d'eux ne le catéchisa sérieusement. On voit par

(1) Prolégomènes d'Ibn-Kaldoun, Traduction de M. de Slane, T. I page 2.

le Koran qu'il ne connut des évangiles que le récit de la nativité de Jésus-Christ et que le fait, sans aucun détail, de sa mort, à laquelle, d'ailleurs, il ne croit pas. Il ignore absolument les dogmes établis par l'Église, sauf celui de la Trinité, auquel il ne fait qu'indirectement allusion et sans en poser les termes, de sorte qu'on ne saurait dire s'il repousse l'idée brahmanique, ou celle platonicienne, ou celle catholique qui, toutes les trois avaient pu pénétrer en Arabie et y être également défigurées. Il est enfin à remarquer que lui qui répète si volontiers des paroles de Moïse, n'en emprunte pas une seule aux prédications de Jésus.

Quant aux musulmans, ils ont hérité de la vénération de Mahomet pour Jésus et sa mère ; ils se sont attachés à établir entre ce qu'ils appellent les deux grands prophètes le plus de similitudes qu'ils ont pu.

Ainsi la naissance de Mahomet a été prédite (1) et entourée de prodiges comme celle de Jésus ; Jésus a eu un précurseur, Saint-Jean, Mahomet en a eu quatre : un principal, Waraca, son cousin, puis trois autres, Othman, Abayd-Allah et Zayd, le plus convaincu. Il a, comme Jésus, institué douze apôtres et les a chargés de porter la lumière aux nations. L'antique égoïsme social Brahmanique et Mosaïque, l'antique égoïsme religieux Grec et Romain étaient décidément vaincus. Il est juste de tenir compte de cette largeur de vue que n'eurent pas immédiatement, on le sait par l'étude comparative des quatre évangiles canoniques, les premiers disciples du Christ.

Les fréquents voyages qu'il faisait pour aller commercer en Syrie, voyages qui ressemblaient, alors comme aujourd'hui, à des marches militaires, développèrent en lui, en même temps que

(1) Le v. 2 du Chap. xxxii du Deutéronome est interprété par les docteurs musulmans de manière à ce que des trois noms de localités qui y sont mentionnés, l'un, le Sinaï, désigne le point où Dieu parla à Moïse, l'autre, le Seïr, l'endroit où il donna l'Évangile à Jésus, le troisième, Pharan, la Mecque où devait naître Mahomet. Ces mêmes docteurs prétendent que le v. 7 du chapitre xvi de l'Évangile selon Saint-Jean a été altéré, que ce n'est point le Paraclitos, le doux, qui y est annoncé, mais le Paraclytos, le loué, c'est-à-dire Ahmed, nom donné, disent-ils, par Dieu lui-même à son prophète.

les dispositions méditatives, les instincts guerriers auxquels il céda plus tard. Ils furent aussi pour lui l'occasion de faire preuve d'habileté et, ce qui n'est pas commun parmi ses compatriotes, de haute probité.

Déjà, et longtemps avant que sa réputation pût s'étendre au loin, il avait mérité le surnom de El-Amin, le Juste. On raconte que lors de la reconstruction de la Ka'ba, il fut pris pour arbitre entre les tribus qui se disputaient l'honneur de remettre en sa place, à hauteur d'homme, dans la muraille, la pierre noire apportée par les anges pour servir d'échafaud mobile à Abraham, en train de maçonner son sanctuaire. Mahomet trancha la question en homme sûr de lui : il prit dans ses mains la très-sainte relique et la scella lui même à l'endroit où elle est restée depuis.

Sa fidélité, son bonheur dans la gestion des intérêts d'une riche veuve, Khadidja, sa cousine, firent sa fortune. Il épousa, en 595, cette veuve qui n'avait pas moins de quinze ans plus que lui (1). Ce mariage, en lui assurant une position indépendante, lui permit de mûrir ses projets de réforme et il s'en montra reconnaissant. Tant que Khadidja vécut, il n'usa point de la liberté que lui laissaient les lois de son pays, si l'on peut appeler lois de simples coutumes sans sanction véritable. Il ne prit pas d'autre épouse, il n'eut aucune concubine, et quand il l'eût perdue, en 619, après une union de près de vingt-cinq ans, il voua à sa mémoire un respect dont il ne souffrit jamais que personne s'écartât, et une tendresse dont il n'admit pas qu'aucune des femmes qu'il se donna ensuite pût avoir la pensée d'être jalouse.

Les biographes orientaux n'ont probablement rien trouvé de digne de remarque dans cette conduite qui, au fond, ne heurte point les habitudes sémitiques, moins polygame qu'on ne se le

(1) La richesse personnelle de Khadidja et le second mariage qu'elle contracta par un effet de sa libre volonté, prouvent qu'en Arabie, comme en beaucoup de contrées en Europe où, à cette époque, les femmes étaient possédées et jouissaient sans posséder, il était dans les mœurs que les lois auxquelles étaient soumises les masses obscures, souffrissent des exceptions quand il s'agissait de certaines familles.

figure : ils l'ont mentionné sans commentaires. Les occidentaux, au contraire, voyant Mahomet s'attribuer, dans le courant des douze dernières années de sa vie, le privilège d'avoir dix épouses à la fois, tandis que le Koran n'en tolère que quatre, se sont grandement scandalisés (1). Ils ont fait voir dans le Koran les traces trop nombreuses des misérables embarras créés ainsi au prophète ; ils sont allés jusqu'à imputer à la multiplicité des charges assumées en dernier par lui, les prescriptions d'ordre intérieur imposées aux femmes et aux maris. Les plus retenus en leur langage se sont contentés d'accuser l'Islamisme d'être effrontément sensuel. Il n'est possible d'expliquer le privilège créé à son profit par Mahomet que par cette parole, aveu de sa faillibilité : « Je ne suis qu'un homme comme vous. » On sait assez dans notre Europe moderne, comme dans le fond de l'Asie, à quelles fausses, à quelles étranges conclusions peut arriver une volonté servie par une autorité qui se suppose indiscutable parce qu'elle n'est pas facilement discutée. Mahomet a expié l'erreur qu'il a commise en sa qualité d'homme et de souverain.

Cinq des dix épouses qu'il réunit autour de lui étaient veuves de fidèles morts en exil, à la suite des persécutions exercées par les Khoreischites, ou les armes à la main, et le sort des veuves, sans enfants, sans fortune, sans haute parenté, était très-triste en Arabie ; deux étaient des juives pouvant provoquer des conver-

(1) Épouses :

En 620, Saouda, veuve d'un fidèle mort en exil ;

En 623, Ayésha, fille d'Abou-Beker à laquelle il s'était fiancé en 620, alors qu'elle n'avait que sept ans ;

En 624, Hafsa, fille d'Omar ;

— Zeïnab, fille de Khosayma, veuve d'un fidèle tué à la journée de Bedr (morte avant Mahomet) ;

En 626, Oumm Salma, veuve d'un fidèle mort en exil ;

En 627, Zeïnab, fille de Djash, femme répudiée de Zeid, fils adoptif de Mahomet ;

— Djouveyria, juive convertie ;

En 628, Safya, veuve juive convertie ;

— Oumm Habiba, veuve d'un fidèle mort en exil ;

En 629, Maymouna, veuve de deux maris.

Concubines :

En 628, Bihâna, juive non convertie ;

— Maria, la Copte.

sons parmi leurs anciens coreligionnaires et une était la fille d'Omar, de l'homme qui avait déjà rendu de vigoureux services au prophète.

Les calculs politiques furent donc pour une large part dans cette affaire, mais les calculs politiques pèchent toujours par quelque point oublié ou imprudemment dédaigné. Au surplus, la polygamie maintenue par Mahomet n'était plus qu'une polygamie mitigée, en comparaison de celle pratiquée de toute antiquité dans la péninsule. Moïse, le modèle choisi par Mahomet, n'avait pas jugé à propos de la défendre d'une manière absolue, comme il avait prohibé tant d'autres coutumes (1). Longtemps après l'introduction du christianisme elle a persisté parmi les populations les plus proches de leur origine asiatique. Mahomet introduisit, sous ce rapport, deux considérables éléments de progrès social en Arabie, en empruntant à Moïse, qui le tenait probablement des Égyptiens, le régime de la dot, propriété de l'épouse et l'idée, Égyptienne aussi avant d'être chrétienne, de l'égalité de l'homme et de la femme devant Dieu (2). Si ces éléments ne se sont pas développés dans l'Islamisme, si la femme y est encore un simple attrait physique, un simple agent de propagation de l'espèce, une esclave, une chose, ce n'est pas le législateur qu'il en faut accuser. Cela tient à une multitude de causes, notamment climatiques, qu'il serait trop long d'énumérer ici. Mais aucune de ces causes n'est plus invincible là qu'elle ne le fut partout ailleurs, au contact d'une civilisation tenant mieux compte que les anciennes des véritables conditions de grandeur et par conséquent de bonheur de l'humanité.

Reconnaissons, dans tous les cas, qu'il devait y avoir une singulière force de volonté chez l'homme qui, durant vingt-cinq ans, mari d'une femme qui aurait pu être sa mère (3), résista aux provocations des mœurs générales, à celles de son organisation personnelle. Ne nous scandalisons pas si, en vue de prévenir

(1) Salvador. — Institution de Moïse et du peuple hébreu. T. II, p. 158.

(2) Champollion-Figeac. — *L'Égypte ancienne*. — *Univ. pitt.*

(3) Tout le monde sait que les filles arabes sont nubiles beaucoup plus tôt que les filles françaises.

les injustices, les cruautés de la passion ou du caprice du maître jusqu'alors absolu de la tente, il a réglé des détails intimes que n'ont négligé ni les lois de Manou (1), ni le Talmud, ni les casuistes catholiques, et, ces derniers, sans aucun droit à prendre la parole en pareille matière. Cette force de volonté qui dut avoir à se manifester dans plus d'une circonstance, établit certainement l'influence de Mahomet, que servirent aussi d'autres avantages précieux, particulièrement en Arabie, où la forme chez l'homme est aussi prisee que parmi nous chez la femme.

Il était de taille moyenne; sa charpente osseuse annonçait la vigueur. Il avait la tête grosse, le visage plein, uni et coloré; les yeux, la barbe et les cheveux noirs; le cou gracieux et blanc; mais les mains et les pieds rudes. Très-simple dans ses vêtements, il savait cependant en certaines occasions faire montre d'une sorte de coquetterie, se teindre en noir les sourcils et les paupières avec le cohl et les ongles en rouge avec le henné, passer le peigne dans ses cheveux et sa barbe et disposer avec soin son turban. Quelqu'un lui ayant adressé une critique à ce sujet, il répondit : « C'est faire une action agréable à Dieu et convenable envers les hommes que de soigner son extérieur quand on doit paraître en public (2). »

Il faut avoir visité l'Orient et l'Afrique septentrionale pour se faire une idée du prestige exercé sur des populations qu'on dirait vouées à la saleté, par un concitoyen un peu soigneux de sa personne. Cependant, si Mahomet n'avait eu que ce mérite, si son caractère, si ses manières n'avaient pas été ce qui convient chez l'homme qui a la confiance à mériter, le dévouement à conquérir, il n'eut pas réussi.

Ali, son fils adoptif, le mari de Fatima, cette fille aînée de Khadidja, de qui provient toute la descendance du prophète (3),

(1) Voir notamment le Livre II.

(2) Caussin de Perendal. — *Hist. des Arabes*.

(3) Mohamed eut de Khadidja trois fils et quatre filles. Les fils moururent en bas-âge; les filles virent l'Islamisme établi. Les épouses qu'il prit après Khadidja ne lui donnèrent point de postérité. Les huit qu'il laissa veuves ne se remarièrent pas et se contentèrent du titre de mère des croyants. Maria la Copte, sa dernière concubine, avait mis au monde un fils, mais il était mort en bas-âge.

Ali a laissé de son beau-père une peinture où l'on remarque les traits suivants : Il priait fréquemment ; il était sobre de discours futiles et gardait volontiers le silence. Son visage annonçait la bienveillance ; son humeur était douce, son caractère égal. Parents ou étrangers, faibles ou puissants, trouvaient auprès de lui une égale justice. Toujours soigneux de se concilier l'amour des hommes marquants et l'attachement de ses compagnons qu'il ne rebutait jamais, il écoutait avec une grande patience celui qui venait s'asseoir auprès de lui. Jamais il ne se retirait que l'homme auquel il donnait audience ne se fût retiré le premier ; de même que si quelqu'un lui prenait la main, il la lui laissait aussi longtemps que celui-ci ne retirait pas la sienne. Il en était de même si l'on restait debout avec lui à traiter de quelque affaire ; toujours, dans ce cas, il ne parlait que le dernier. Souvent il visitait ses compagnons, les interrogeant sur ce qui se passait entre eux. Il s'occupait à traire lui-même ses brebis, s'asseyait à terre, raccommodait ses vêtements et ses chaussures qu'il portait ensuite, tout raccommodés qu'ils étaient.

L'un de ses compagnons, Abou-Horaïra, dit qu'il sortit de ce monde sans s'être une fois rassasié de pain d'orge et que, quelquefois, sa famille entière a passé un ou deux mois sans avoir allumé du feu dans aucune des maisons où elle résidait. Des dattes et de l'eau, telle était, dans ces occasions, sa nourriture (1).

Il est permis, sans doute, de ne pas tenir ces témoignages pour être d'une impartialité absolue. Les Koréïschites qui firent une si longue et si rude opposition au destructeur de leur importance, les Juifs qu'il poursuivit avec tant d'acharnement, n'ont laissé aucun mémoire particulier ; nous n'avons pas les épigrammes qui valurent aux poètes, nombreux en Arabie (2), l'antipathie d'un poète plus grand qu'eux tous, bien qu'il ne formulât pas sa pensée en vers ; nous n'entendons que la voix ou des échos de la voix de ses admirateurs : cependant, ne l'oublions pas, on

(1) Noël Desvergers. — *Arabie*. — Univ. Pitt.

(2) Dr Perron : *Les femmes avant et depuis l'islamisme*.

ne se fait nulle part un parti sans avoir un plus grand nombre de qualités que de défauts et des qualités éminentes.

Écoutons donc encore des panégyristes. Il faut bien les croire quand ils produisent en preuve de leur véracité l'attachement de tout un peuple pour la personne de leur héros.

« Mahomet, sur la part qu'il recevait du butin conquis et sur les produits des terres qu'il possédait, ne gardait que le strict nécessaire pour lui et sa famille; le reste était distribué à ses compagnons et aux indigents. Il avait, suivant l'expression de ses historiens, reçu de Dieu la clé des trésors du monde et il avait préféré la pauvreté à l'opulence. Il aimait les pauvres et les honorait. Des hommes réduits à la misère, n'ayant ni famille, ni asile, dormaient la nuit dans la mosquée contiguë à sa maison (à Médine), et s'y abritaient pendant le jour. On les nommait *Alh-es-safa*, les gens du banc, parce qu'un banc, régnant le long de la mosquée, était, pour ainsi dire, leur domicile. Chaque soir, Mahomet, lorsqu'il allait souper, en appelait quelques-uns pour souper avec lui et il envoyait les autres à ses principaux disciples, pour que ceux-ci pourvussent à leur nourriture. Plusieurs de ces gens du banc sont devenus célèbres comme rapporteurs de *hadith*, ou paroles recueillies de la bouche du prophète (1).

« Ami fidèle et dévoué, maître indulgent et facile pour ses serviteurs, il était pour ses filles et ses petits enfants d'une tendresse pleine de bonhomie. Souvent prenant par la main Haçan et Haçayn, nés du mariage d'Ali avec Fatima, il les faisait sauter et danser en leur répétant des paroles enfantines.

« Malheureux ! s'écria-t-il une fois en s'adressant à un nouveau converti qui s'étonnait de le voir caresser une petite fille et disait qu'il avait enterré les siennes vivantes à leur naissance, malheureux ! il faut que Dieu ait privé ton cœur de tout sen-

(1) Les *hadith* tiennent une grande place dans l'islamisme à titre de loi du second degré. Ils sont l'arsenal où les jurisconsultes, les docteurs orthodoxes et aussi les fauteurs d'hérésies puisent leurs arguments en faveur de leurs opinions. Ils n'ont échappé, en effet, ni aux inconvénients des collections minutieuses amassées sans esprit de critique ni à ceux résultant du caractère, des préjugés et du degré d'intelligence du collectionneur.

timent d'humanité. Tu ne connais pas la plus douce jouissance qu'il soit donné à l'homme d'éprouver. » (1)

Encore un coup, malgré la bonne foi incontestable de ces témoignages, confirmés par les Hadith, il ne faut pas en conclure que Mahomet fut un homme parfait, un homme plus grand que nature ; il était trop nerveux, trop impressionnable, trop plein de son importance, pour se posséder constamment et trop étranger à toute espèce de science pour être supérieur de tous points à ses concitoyens.

Aucun de ses biographes orientaux n'a signalé celui de ses mérites qui lui fut certainement le plus utile : Son talent poétique. Cette discrétion provient sans doute de la profonde piété de ces écrivains convaincus que ce n'est point lui, mais Dieu lui-même qui a dicté le Koran, qui en a animé le lyrisme d'un souffle si puissant.

Ce fut en 611 seulement, à l'âge de quarante et un ans qu'il déclara la mission que dans ses méditations solitaires, fréquemment suivies d'extases, il croyait avoir reçu de Dieu par l'intermédiaire de l'ange Gabriel. La dévouée Khadidja fut sa première croyante. Celui qui disait : « les choses de ce monde qui ont pour moi le plus d'attrait sont les femmes et les parfums, » devait être servi par les femmes. Ayescha, la troisième de ses épouses, dans l'ordre de ses mariages, mais la seconde dans l'ordre de ses affections sérieuses, aida puissamment Abou-Bekr, son père, à relever la cause de l'Islamisme un instant compromise à la mort de Mahomet par plusieurs concurrents prophètes. Ali, le cousin de Mahomet, Abou-Bekr, dont il vient d'être fait mention, Othman, Abd-el-Raman, Saad, Zobeïr et Talha, tous hommes de valeur parmi les habitants de la Mecque cédèrent ensuite au même charme que Khadidja. A cette première période de la prédication se rapportent les parties purement mystiques du Koran, notamment les chapitres LXXXI à CXII.

Mahomet lutta pendant onze ans contre les dédains des Koréischites qui ne comprenaient pas que l'un des leurs reniât les dieux de ses pères pour s'en tenir à celui de Moïse, rendit hom-

(1) Caussin de Perceval, *Hist. des Arabes*.

mage à ce chef d'un peuple qui a toujours eu moins de fougue guerrière, que d'amour du repos et du gain, moins de brillante et bruyante générosité que de solides qualités mercantiles. Ils ne lui pardonnaient ni son profond respect pour Jésus devenu le Dieu de ces Grecs qui les gênaient en Syrie et en Perse, ni ses préférences pour ces Chrétiens qui ne leur apparaissaient qu'à l'état de pauvres proscrits, timidement, humblement résignés. Ces hardis convoyeurs de caravanes, presque aussi ignorants des conditions de la vie sociale que les nomades dont ils étaient les agents, ne voulaient rien comprendre aux ardentes prédications du novateur. Ils se montrèrent intolérants, inflexibles pour ses adhérents dont ils obligèrent plusieurs à se réfugier en Abyssinie. Ils ne l'épargnèrent lui-même qu'en considération, disent les auteurs musulmans, du vénérable Abou-Taleb, son oncle, mais plutôt pour ne pas irriter le fils de ce vieillard, le fougueux Ali qui ne craignait pas de pactiser avec d'autres familles, leurs rivales, et pouvait ainsi créer de très-sérieuses difficultés, s'il était poussé à bout. Le vulgaire des Arabes de la Mecque ressemblait à celui de tous les pays, ressemblait aux oisifs qui font cercle autour des chanteurs en plein vent : la musique entendue, ils se dispersaient. Mahomet ne réussit à se créer un peu d'appui véritable que parmi les Arabes de la petite ville d'Yatrib qui allait devenir célèbre sous le nom de Médine.

La plupart des grands événements ont leur cause dans une question d'amour-propre.

« Les Mecquois et les Médinois, très-semblables au fond, dit M. Dozy dans son histoire des musulmans d'Espagne, se haïssaient parcequ'ils appartenaient à des races ennemies.

« Il y en avait deux en Arabie, celle des Yéménites et celle des Maâdites. Les Médinois appartenaient à la première, les Mecquois joignaient le mépris à la haine. Aux yeux des Arabes qui jugeaient la vie pastorale et le commerce les seules occupations dignes d'un homme libre, cultiver la terre était une profession avilissante. Or, les Médinois étaient agriculteurs et les Mecquois marchands. Et puis, il y avait quantité de juifs à Médine ; plusieurs familles des Aus et des Khazradj avaient adopté cette religion que les anciens maîtres de la ville, maintenant réduits

à la condition de clients, avaient conservée. Aussi quoique la majeure partie des deux tribus dominantes, semble avoir été idolâtre, comme les Mecquois, ceux-ci regardaient toute la population comme juive et la méprisaient. Quant à Mahomet, il partageait les préventions de ses concitoyens contre les Yéménites et les agriculteurs. »

Cette dernière assertion est hasardée. Dans tous les cas, les préventions de Mahomet ne durent pas persister quand l'événement lui eut démontré que les agriculteurs venaient à lui plus volontiers que les marchands. Aussi, le Koran abonde-t-il en versets où figurent au nombre des plus grands bienfaits de Dieu et de ses plus éclatantes manifestations les produits de la terre. Il n'y est fait, au contraire, mention du commerce qu'en termes qui ont eu besoin d'être précisés par des commentateurs.

Quoiqu'il en soit, en mars 622, soixante-quinze croyants venus, tant de la Mecque que d'Yatrib, mais en plus grand nombre de ce dernier point, prêtèrent serment d'obéissance au prophète sur la colline d'Acaba, près de la Mecque. L'année précédente, il avait déjà reçu, au même lieu, le serment de douze fidèles, mais ce premier, serment, purement religieux et dit, à cause de cela, le serment des femmes, n'avait pas constitué, comme le second, qui obligeait à prendre les armes pour le soutien de la foi, Mahomet chef d'une association prête à devenir politique.

Ces associations n'étaient point chose nouvelle en Arabie. Il en existait notamment une qui avait pour objet d'assurer à chacun de ses membres et à leur famille, une égale protection contre tout acte de violence, contre toute injustice de la part de n'importe quelle puissance individuelle ou collective. Les idées, et, par suite, les institutions, sont plus vieilles qu'on ne le croit communément ; elles ne sont pas toujours spéciales au pays où on les a remarquées en dernier lieu. La chevalerie, même errante, n'est point si Espagnole qu'on le croit. Les compagnons du Visigoth Pelage, non plus que les preux du Frank Charlemagne ne prirent ni dans le nord, ni des Grecs, ni des Romains, le principe de leur association devenue plus tard la chevalerie. Le bon chevalier de la triste figure, victime du malicieux bon sens

de Michel Cervantes, n'est que la caricature d'un membre de cette association, ou fédération, du Fodhoul dont Mahomet tint toute sa vie à honneur d'avoir fait partie dans sa jeunesse. Les associations religieuses que, sous le nom de Khouan, nous trouvons florissantes encore dans notre Algérie, sont une preuve de la tendance des Arabes, et avec eux de tous les indigènes musulmans de l'Afrique septentrionale, à s'unir pour atteindre un but en commun. Viennent les lumières, et le but cherché ne sera plus exclusivement le service d'intérêts dévots qui ne peuvent plus rien fonder d'utile, de grand, de durable en ce monde.

Le moment où fut prêté le second serment d'Acabâ était pressant, si pressant que le 18 ou le 19 juin de la même année 622, le futur maître de l'Arabie s'enfuyait nuitamment d'une ville où, depuis la mort de son oncle Abou-Taleb, ses jours étaient sérieusement menacés.

Cette fuite, cette *hégire*, est devenue le point de départ de l'Ère musulmane.

Le rôle assigné à Mahomet dans le drame humain se développe. La plupart des principes constitutifs de la religion, du culte, de la morale, sont promulgués : il reste à compléter l'organisation sociale, puis à jeter au cœur de la nation en voie de formation, l'étincelle qui l'animera.

Il est des personnages qu'on ne saurait juger avec trop de circonspection, tant les actes qu'ils accomplirent dépassent les proportions ordinaires, tant les sentiments dont ils furent ou sont encore l'objet, furent et sont restés empreints des partialités de l'admiration ou du mépris, de l'amour ou de la haine. Quelle conclusion indiscutable la critique historique la mieux pourvue de sang-froid, pourrait-elle tirer de témoignages contemporains et autres, quant à la persistance des convictions religieuses de Mahomet, passé des spéculations mystiques de l'apôtre aux combinaisons positivistes du politique ? Qui donc de médiocrement sensé penserait à regretter que, faute de documents hébreux et égyptiens, on ne puisse savoir si un grain d'ambition mondaine ne pourrait être découvert chez Moïse traînant après lui au désert les opprimés qu'il avait soulevés, affranchis ? Ne nous arrêtons pas à des misères en présence d'un spectacle dont les pre-

mières scènes ne furent pas sans majesté et dont l'effet s'est continué jusqu'à nos jours; permettons même au fugitif de la Mecque, reçu en souverain à Médine, d'avoir, dans son étonnement, dans son exaltation, rêvé la domination universelle.

Il n'a point dit avec Jésus : « mon royaume n'est pas de ce monde. » Il ne pouvait, comme les victimes des brutalités de la civilisation de la Rome impériale, avoir l'idée d'un secours à chercher dans une absolue résignation, d'une vengeance à exercer contre les forts, les riches, les puissants en les soumettant dans le ciel à une égalité réparatrice. Il ne croyait qu'en la force pour consoler et venger. Aussi, à dater de son entrée à Médine, promet-il la force à l'Islamisme et par elle, « le royaume de ce monde. » Nous ne savons rien des révélateurs qui organisèrent les groupes Foïque, Védique, Brahmanique, Odinique, Celtique, Egyptien, mais il est très-présumable qu'il n'a pas été possible à tous de procéder avec le calme du Boudha Çakiamouni.

Mahomet n'avait été accompagné dans sa fuite que par Abou-Bekr. Parvenu à Yatrib après treize à quatorze jours de marches nocturnes qui ne furent pas toujours sans dangers, il y fut bientôt rejoint par son gendre Ali. Un certain nombre de Mecquois, ses partisans, l'y avaient précédé et lui avait préparé une prise de possession qu'il effectua immédiatement. Son premier soin fut de donner une espèce de charte aux habitants d'Yatrib (1) et de conclure des traités d'alliance avec les juifs du voisinage.

Tous ces traités impliquaient une clause non écrite mais d'au-

(1) Quelques-unes des dispositions de cette charte sont à remarquer; on dirait que les Juifs furent les principaux contractants :

« Les Juifs qui s'attachent à nous seront à l'abri de toute insulte ou vexation; ils ont droit à notre assistance et à nos bons offices. Les Juifs les diverses branches d'Aus et de Khazradj, les Chatba, les Thâlabet-Ibn-el-Ghityoun et tous autres domiciliés à Yatrib, forment avec les musulmans un seul et même corps de nation. Ils professeront librement leur religion, comme les musulmans la leur. Les clients et amis de ces Juifs jouiront comme eux-mêmes, d'une entière sécurité... Les Juifs devront se joindre aux musulmans pour défendre Yatrib contre tout ennemi qui viendrait l'attaquer. Tant que les musulmans auront des ennemis à combattre, les Juifs contribueront avec eux aux frais de la guerre. Les protégés ou alliés des musulmans et des Juifs seront respectés comme eux-mêmes. Toute contestation qui pourrait surgir à l'avenir entre ceux

tant plus impérative, la guerre contre les Mecquois, afin de les dépouiller de leur suprématie.

Une première affaire que Mahomet ne dirigea pas en personne et qui n'avait pour but que l'enlèvement d'une caravane, resta sans résultat (juin 623). Mais six années après, à Bedr, le succès fut complet. Il s'agissait d'abord, comme la première fois, d'une caravane, mais les Mecquois étaient accourus en masse ; il y eut un combat sérieux.

En Europe, on surprenait une ville, en Arabie, on attendait une caravane ; ce n'était que des modes différents de déclarations de guerre. Ce qui sert de signe à notre plus haute civilisation, ce n'est pas l'objet et la forme de l'attaque, ce sont les justifications présentées à l'opinion publique par chacun des partis avant l'entrée en campagne.

« Le combat de Bedr, qui fonda, dit M. Noël Desvergers (1), la puissance de Mahomet et prépara le triomphe de sa doctrine, fut livré le 17 du mois de Ramadhan; dans la seconde année de l'hégire. Soixante-et-dix koréischites furent tués sur le champ de bataille. Les musulmans n'avaient perdu, en tout, que quatorze combattants : six Mohadjériens (2) et huit Ansariens (3).

« Les cadavres des Koréischites furent traînés, par ordre de Mahomet et en sa présence, auprès des puits de Bedr et jetés au fond de l'eau.

« Après s'être arrêté trois jours sur le champ de bataille à régler le partage du butin qui avait excité des querelles parmi ses soldats, Mahomet reprit le chemin de Médine. Arrivé à Safra il fit mettre à mort l'un de ses prisonniers nommé Nadhr-ben-Harith. »

qui acceptent la présente charte sera soumise à la décision de Dieu et de Mahomet. »

Même traité fut conclu avec les tribus juives de Corayzha, de Nadhir et de Caynocà, établies aux environs de Médine. (Caussin de Perceval).

(1) Arabie. — *Univ. pitt.*

(2) Les Mohadjériens étaient les Mecquois qui avaient précédé Mahomet à Médine, qui l'y avaient suivi de près, ceux enfin qui reçurent le nom de Compagnons.

(3) Les Ansariens étaient les gens d'Yatrib, ou Médine, qui avaient les premiers accueilli le prophète.

Il y eut toujours de la jalousie entre ces deux groupes.

« Cet acte de cruauté, dit encore M. Noël Desvergers, semble être dans un désaccord complet avec le reste de sa conduite après cette victoire, car les autres prisonniers, traités avec une grande douceur, ne tardèrent pas à se racheter et ceux qui étaient connus pour être pauvres ou chargés d'une nombreuse famille, furent renvoyés sans rançon, sous la promesse de ne jamais porter les armes contre lui. »

M. Et. Quatremère, qui paraît avoir cherché à atténuer le crime de Mahomet, s'exprime ainsi au sujet de ce Nadhr-ben-Harith (1) :

« Ce Koréischite qui était bien supérieur à ses compatriotes, sous le rapport de l'esprit et des connaissances, avait voyagé hors de son pays, lu avec soin les monuments littéraires et historiques des Perses et des Grecs, et apportait ces ouvrages à la Mecque, où il avait introduit le goût de la musique. Se trouvant dans cette ville à l'époque où Mahomet se glorifiait d'avoir reçu la mission divine, Nadhr se déclara contre lui et lui fit, par ses discours bien plus que par son épée, une guerre cruelle. Fier de son érudition, il relevait avec aigreur l'ignorance du prophète, tournait en ridicule les contradictions et les erreurs dont fourmille l'Alcoran et empêchait ainsi la population arabe, dont il était l'oracle, d'accueillir les lois et les dogmes que Mahomet prétendait imposer à ces hommes simples et crédules. »

Lors même que Nadhr aurait été, ce qui est incroyable, le lettré raconté par M. Et. Quatremère, lors même que sa verve eût disposé, ce qui est plus incroyable encore, d'une érudition assez vaste, d'une logique assez sûre pour relever magistralement les preuves d'ignorance que renferme le Koran et les contradictions de détail auxquelles échappe difficilement celui qui combine au jour le jour l'organisation d'une nouvelle société, cela ne suffirait pas pour atténuer le crime de Bedr.

Les Mecquois mirent un an à prendre leur revanche, mais, dans l'intervalle un nouveau crime avait terni la gloire de Mahomet devant l'histoire.

(1) Journal asiatique. T. xvi. — Mémoire sur le *Kitab-Alagâni*, cité par M. Noël Desvergers — Arabie — *Univ. pitt.*

Une femme arabe avait été insultée en plein marché par un juif de la tribu des Benou-Kaïnoka. Une rixe s'en était suivie ; Mahomet était accouru, avait vaincu, avait fait grâce de la vie à ses prisonniers, à la prière instante de l'un de ses Moadjériens ou compagnons, mais avait condamné la tribu entière au bannissement, après avoir fait disparaître quelques individus qu'il tenait pour ses ennemis personnels (1).

De cette époque date sa haine contre les Juifs, haine passée presque à l'état de dogme dans l'islamisme et qui dut avoir une cause plus sérieuse : la tiédeur, par exemple, de ces trop circonspects alliés à servir les armes à la main, l'islamisme qui leur avait fait tant d'avances. On ne savait pas encore en Arabie qu'il y a moins loin entre deux étrangers qu'entre deux frères dont l'un prétend régenter l'autre.

Le 26 janvier 626 vit l'unique victoire remportée par les Mecquois.

Mahomet, menacé par une armée de trois mille hommes, dont sept cents guerriers convertis de cottes de mailles et deux cents cavaliers, fut l'attendre dans un défilé du mont Ohod, à six milles de Médine. Abandonné au moment d'engager l'action par un de ses lieutenants, il n'avait plus à opposer que sept cents hommes dont deux cents seulement pourvus aussi de cottes de mailles et deux cavaliers. Une habile disposition suppléant à la disproportion du nombre lui donnait la victoire, mais la mort de son oncle Hamzà, l'un de ses meilleurs soldats, et celle de son porte-étendart qui fut pris un instant pour lui-même, mirent le désordre, puis répandirent la terreur parmi ses troupes. La déroute fut complète. Il serait resté couché sur le champ de bataille sans le dévouement d'une poignée de fidèles.

Cette défaite l'irrita plus qu'il ne le laisse paraître dans son Koran : la preuve en est dans le nouvel acte auquel il se laissa emporter l'année suivante.

Les Mecquois commirent la faute, si fréquente de la part des victorieux, celle de ne pas poursuivre à temps leur avantage. Mahomet leur échappa et courut se renfermer avec les débris de

(1) Caussin de Perceval. *Hist. des Arabes*.

son armée, dans Médine dont il assura la défense en l'entourant d'un fossé. Les Mecquois ne revinrent que vers la fin de la même année 626. Ils se croyaient sûrs d'écraser cette fois le monothéiste qui ruinait l'antique crédit de leur Ka'ba, meublée par eux de toutes les idoles inventées dans la péninsule. Ils poursuivaient de la noire jalousie de spéculateurs dévots le concurrent qui osant réunir en un tableau saisissant pour des imaginations méridionales, pour des tempéraments de feu, les détails réalistes épars dans les peintures paradisiaques et infernales propres aux cultes égyptien, hindou, persan, grec et romain, se rendait le maître de populations électrisées par ses promesses autant que terrifiées par ses menaces religieuses et confiantes dans une bravoure personnelle, contestée, bien à tort, par quelques critiques modernes, et dans une habileté de chef de guerre démontrée par des faits. Ils se trompaient. Ils se fiaient aux traités qu'ils avaient récemment conclus avec plusieurs tribus arabes et juives. Ils auraient dû savoir, en interrogeant leurs propres dispositions, que les races dont les diverses familles ne se sont pas encore groupées par grandes masses n'ont aucune idée de la solidarité, base de ce que nous révérons sous le nom de patriotisme. Les tribus arabes, idolâtres ou juives, semblables aux bandes qui, longtemps encore après le moyen âge, s'en allèrent par la France, l'Espagne, l'Italie, louant au plus offrant et pour une expédition déterminée, leurs bras et leur dévouement, ces tribus passaient le lendemain à la solde de l'ennemi de la veille.

Mahomet recourut à la ruse contre ce déploiement de forces. Il gagna du temps, sema la division parmi les chefs, brisa la coalition et se trouva bientôt complètement dégagé (février 627). Il se jeta alors avec rage sur la tribu juive des Benou-Korayzha. L'une de celles qui avaient rompu son alliance avec lui, l'écrasa, égorgea les cents prisonniers qu'il lui avait faits et vendit comme esclaves les femmes et les enfants.

« Les Koréïschites, dit M. Noël Desvergers, au lieu de poursuivre leur succès après la journée d'Ohod, s'étaient arrêtés sur le champ de bataille et s'y livraient aux actes les plus barbares contre les cadavres de leurs ennemis. Leurs femmes, venues à leur suite, luttaient avec eux de férocity. Tout le fiel amassé de-

puis la bataille de Bedr débordant à la fois, produisit en elle une excitation de cannibales. Non seulement ces mégères coupaient aux morts le nez et les oreilles pour s'en faire des colliers et des bracelets, mais Hend, la femme d'Abou-Sofian, l'un des plus implacables ennemis du prophète, Hend qui avait conduit ses compagnes au combat, ayant trouvé le corps de Hamza, lui ouvrit le ventre et en arracha le foie qu'elle déchira avec ses dents. Il ne faut pas perdre de vue des traits pareils lorsque nous voulons juger Mahomet avec sévérité, non-seulement au point de vue religieux, mais encore au point de vue politique. On n'a voulu voir souvent dans les succès du législateur des Arabes qu'un stupide enthousiasme, qu'un aveugle fanatisme inspiré à la multitude par des ravages et des mensonges. On aurait jugé sans doute avec plus d'impartialité si l'on avait examiné avec soin quels étaient les éléments dont Mahomet avait à disposer, et combien, malgré l'incohérence de sa doctrine, il est supérieur sous le rapport de la morale, à tous ceux qui l'entouraient. »

« Ceci peut, à première vue, sembler plus acceptable que l'explication de M. Et. Quatremère à propos du meurtre de Nadhr; ce ne l'est, cependant, pas du tout. A quoi sert-il d'être un homme de génie si dans les grandes occasions on descend au niveau du vulgaire; comment ose-t-on se poser en vicaire de Dieu, quand on pense à se venger, quand on oublie le respect dû à l'humanité ?

Mahomet, à cause de cela, notamment, doit être mis au-dessous des autres révélateurs, l'impitoyable Moïse excepté.

Il comprit mieux son rôle lorsque, deux ans environ plus tard, il rentra à la Mecque, à la tête d'une armée de dix mille hommes, et lorsque, dans le courant de l'année 630, il battit les idolâtres à Honayn et leur enleva la place forte de Taïf.

Avant ces deux dernières expéditions, enhardi par les succès qu'il avait obtenus sur diverses tribus et, en dernier lieu, sur les Mecquois, à qui il avait imposé, en 628, un traité de paix pour dix ans, avec faculté pour lui et les siens d'accomplir le pèlerinage à la Ka'ba, il avait osé sommer, par ambassadeurs, l'empereur de Constantinople et le roi de Perse d'avoir à embrasser l'islamisme. Il ne fut point déféré à ces sommations que

nous avons le droit de trouver ridicules, mais elles n'en furent pas moins un fait immense dans l'islamisme, elles furent le développement des idées de force brutale qu'avaient réveillées chez l'habitué des caravanes les hostilités de ses concitoyens, elles furent la sanction donnée aux premières paroles guerrières du Koran et les musulmans les considérèrent plus tard comme un ordre de conquérir le monde. Et cet ordre, exécuté, on peut le dire, dans l'Asie occidentale et l'Afrique, a failli l'être également en Europe.

Une armée de trois mille hommes qu'il avait envoyée en Syrie pour intimider ses ordres au vassal d'Héraclius avait été battue le 1^{er} septembre 629, à Monta sur la limite du désert de Syrie, après une lutte acharnée qui avait coûté la vie aux trois généraux qui l'avaient successivement conduite au combat. Cet échec n'avait pas fait pâlir l'étoile du prophète. La puissance des empereurs Grecs exerçait encore un grand prestige; on pouvait être vaincu par eux sans cesser d'être redoutable. De nombreuses tribus bédouines étaient donc accourues se ranger sous l'obéissance d'un chef qui ne montrait d'autre crainte que celle de manquer aux ordres de Dieu lui commandant de conquérir le monde. Mahomet se vit pour la première fois à la tête de dix mille combattants. Il pensa à sa vieille ennemi, la Mecque. Les prétextes ne manquent jamais aux politiques pour rompre un traité qui les gêne. Les Mecquois accusés d'avoir violé celui conclu en 628 furent attaqués et vaincus.

Mahomet, maître de la Mecque, le 11 janvier 630, n'est plus ni l'apôtre patient des premières années de sa mission, ni le chef venu s'arranger à Yatrib une petite indépendance : il est dans ses aspirations et dans ses actes, qui, tous, répondent à ses aspirations, l'âme d'une nouvelle nation. Par malheur, le sens organisateur est moins développé chez lui que le sens religieux; il est en ce point très-inférieur à Moïse, à qui il faut constamment le comparer pour le comprendre. Il est vrai, pourtant, que s'il pénétra moins profondément que son modèle dans le secret des combinaisons dont l'ensemble constitue ce qu'on appelle un *gouvernement*, il ne tomba pas, comme lui, dans l'inconvénient d'établir un corps sacerdotal que l'instinct

de la conservation porte toujours à se saisir de tous les pouvoirs pour ne rien laisser se produire qui contrarie son autorité. On peut faire remarquer, en outre, que la science de Moïse n'est pas parvenue à former un peuple portant en lui-même le principe d'une durée constante comme peuple autonome, tandis que partout où le Koran a pénétré il a porté jusqu'à l'état de passion l'orgueil de l'autonomie. La cause de cette différence est, il convient de le reconnaître, dans les instincts de race autant au moins que dans les institutions. Moïse n'aurait pu faire des Arabes, proprement dits, une nation s'accommodant de l'ordre politique, abstraction faite de la volonté qui l'impose, de même que Mahomet n'aurait pu faire des Hébreux une nation préférant une indépendance sans profits matériels à la faculté de chercher ces profits aux dépens même de l'indépendance.

Ni l'une ni l'autre de ces dispositions s'exerçant seule, n'est, évidemment, la bonne : la famille arabe s'est fractionnée en groupe batailleurs dont la vanité excessive se targue même de l'ignorance qui les mine ; si les juifs sont partout comme individualités, et comme individualités très-souvent remarquables, ils ne sont nulle part comme corps politique. Fondre ces dispositions en les réglant les unes par les autres, constituer un peuple comprenant et cherchant le progrès, est un travail qui n'est possible qu'à l'aide d'une troisième partie intéressée, supérieure en civilisation aux deux autres.

Mahomet était, depuis deux ans, maître de la Mecque, où il n'avait séjourné que deux mois et demi en 630, le temps de nettoyer la K'aba de toutes ses idoles, lorsqu'il s'y rendit une troisième fois pour le pèlerinage.

Il ne devait pas pouvoir le renouveler.

Arrivé à la Mecque, le 3 mai 632, il rentrait malade à Médine vers la fin du même mois. Il souffrait depuis longtemps des effets du poison que lui avait administré, lors de la prise de Kaïbar, une juive à laquelle il avait généreusement pardonné (1).

Son état s'aggrava rapidement et il s'éteignit entre les bras d'Ay-èscha le 8 juin de la même année. Il avait dit : Un prophète

(1) Noël Desvergers. — *Arabie*, Univ. Pitt.

ne laisse point d'héritage à sa famille. Ses biens appartiennent à la nation. » En vertu de cette déclaration, la maison bâtie par lui, son troupeau de chameaux et ses domaines de Fadar et de Zohara qui lui étaient provenus de sa part de butin dans deux des vingt-sept expéditions qu'il avait dirigées, devinrent la propriété de l'Etat. Abou-Bekr, son beau-père et son successeur immédiat, fit allouer sur le trésor public, des pensions convenables à ses veuves, à sa fille Fatima, à ses proches, à ses serviteurs, à toutes les personnes enfin à l'entretien desquelles il avait pourvu de son vivant (1),

Le dernier discours que Mahomet avait adressé, le 7 mars aux croyants rassemblés autour de lui sur le mont Arafat, à la Mecque, avait été celui-ci :

« O hommes ! écoutez mes paroles ! Car je ne sais si une autre année encore il me sera donné de me retrouver avec vous en ce lieu.

» Soyez humains et justes entre vous.

» La vie et les biens de chacun doivent être sacrés pour les autres, comme ce mois et ce jour sont sacrés pour tous. Vous paraîtrez devant votre Seigneur et il vous demandera compte de vos actions.

» Que tout dépositaire restitue fidèlement le dépôt qui lui a été confié (2).

» Désormais plus d'usure : le débiteur ne rendra que le capital reçu. L'intérêt des sommes prêtées est supprimé à commencer par l'intérêt de toutes les sommes dues à mon oncle Abbas, fils d'Abd-el-Mottalib.

» Il est interdit de poursuivre la vengeance des meurtres commis dans le paganisme, à commencer par le meurtre de mon cousin Rabia, fils de Harith, fils d'Abd-el-Mottalib.

» O hommes ! vous avez des devoirs à remplir envers vos femmes et vos femmes ont des devoirs envers vous (3). Leur de-

(1) Caussin de Perceval. — *Hist. des Arabes*.

(2) Cette disposition est très-importante dans un pays où la plus grande partie de la population est nomade et est obligé d'entreposer chaque année, ses produits dans quelque lieu fermé.

(3) M. Caussin de Perceval parle de *Droits* et non pas de *Devoirs* : MM. le Dr Perron et L. Bresnier font remarquer qu'il n'a pas pris garde

voir est de ne point souiller votre couche par un commerce adultère. Si elles y manquent, Dieu vous permet de ne plus cohabiter avec elles et de les battre, mais non jusqu'à mettre leur vie en danger. Si elles se conduisent bien, vous devez les nourrir et les vêtir convenablement. Traitez-les avec bonté et affection. Souvenez-vous qu'elles sont dans votre maison comme des captives qui ne possèdent rien en propre. Elles vous ont livré leur personne sous la foi de Dieu ; c'est un dépôt que Dieu vous a confié.

» Écoutez mes paroles et fixez-les dans vos esprits. Je vous laisse une loi qui, si vous y restez fermement attachés, vous préservera à jamais de l'erreur ; une loi claire et positive, un livre dicté par le ciel.

» O hommes ! écoutez mes paroles et fixez-les dans vos esprits.

» Sachez que tous les musulmans sont frères. Nul doit s'approprier ce qui appartient à son frère, à moins que celui-ci ne le lui concède de son plein gré.

» Gardez-vous de l'injustice, elle entraînerait votre perte éternelle (1). »

Cette exhortation et l'allocution prononcée par Mahomet dans la mosquée de Médine (2), peu de jours avant sa mort, marquent la fin de la dernière des trois évolutions remarquées dans le cours de la prédication. Le prophète cède la place à l'homme d'État ; il n'a plus la pensée mystique de l'inspiré des premières années, la parole, souvent dure, du fondateur de la puissance temporelle, le ton impératif du maître qui a triomphé.

Il sent qu'il s'adresse à une société à qui il faut pour se main-

que le mot arabe qu'il a traduit a les deux significations et que c'est dans le sens de *Devoirs* qu'il doit être pris ici, attendu les développements qui suivent.

(1) Caussin de Perceval. — Hist. des Arabes, t. III.

(2) « O vous qui m'écoutez, si j'ai frappé quelqu'un sur le dos, voici mon dos, qu'il frappe ; si j'ai nui à la réputation de quelqu'un, qu'il se venge sur ma réputation ; si j'ai dépouillé quelqu'un de son bien, qu'il se paie, et que, pour cela, il ne craigne pas de s'attirer ma haine : la haine n'est pas dans mon caractère. » — Noël Desvergers. — *Arabic*. — Univers. pitt.

tenir et grandir des conseils pratiques immédiatement applicables, des préceptes puisés dans les conditions ordinaires mais vitales de toute société régulière. Il n'a plus rien du fanatisme de l'illuminé, des rancunes du politique, il recommande l'oubli des injures, celui des meurtres échangés ; il ne veut pas que rien retarde la pacification, l'unification du pays qu'il voit suffisamment compromises déjà par les sectes, par les compétitions qui n'attendent qu'un accident pour se manifester.

Cette œuvre a subi maintenant cette épreuve et y a résisté. Elle ne périra que d'après la loi générale de transformation qui régit la création, elle ne périra que comme périssent les civilisations, les religions elles-mêmes qui vont s'élevant plus pures et plus saintes à mesure que les sciences, et par elles la raison, progressent : Il importe peu qu'oubliant leurs ancêtres successifs elles se posent volontiers en produits spontanés.

JULES LA BEAUME.

